

Luc Marquez

CALMIKCHUK

NOUVELLES DU MEXIQUE

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-0188-4

© Luc MARQUEZ

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

LA RANÇON

Il ne reconnut pas la voix. Après un silence, des sanglots sans doute. Il détestait les larmes, le téléphone n'arrangea rien. Allô ? Qui m'appelle ? Qui a disparu ? L'interlocuteur se moucha. Ta mère a disparu. Il resta interdit, il n'avait jamais vu son père pleurer, était-il devenu sénile ? Est-ce que tu peux venir ? Pourquoi ? Est-ce que tu peux venir ? Tu te rends compte de l'heure ? Demain, c'est lundi, je travaille. C'est grave, je t'en prie, viens, Tadéo, je t'en prie.

Il se retint de raisonner son père. Lui dire qu'elle était partie se promener... Elle ne se promenait jamais. Qu'elle était allée voir des amis... Quels amis ? Le dimanche soir, ils repartaient tous à Mexico. Si encore elle était tombée malade, mais une disparition, c'est con. Suivirent quelques jurons académiques, sans intérêt. C'est vrai qu'il avait le temps d'arriver à Taxqueña pour attraper le dernier autocar.

Malgré les mauvaises relations avec ses parents, il allait encore assez souvent passer le week-end à *La Guacamaya*, leur maison de campagne près de Tepoztlan, mais il était justement resté à Mexico, à la suite d'une violente altercation avec sa mère le dimanche précédent.

Son père l'attendait en voiture à la descente de l'autocar, il pleuvait. Ta mère a disparu. Tu me l'as déjà dit. Il n'est pas si tard, ne t'inquiète pas, elle va rentrer. Elle n'est pas

sortie. Qu'est-ce que tu veux dire ? Son père lui tendit un bout de papier gras, sa main tremblait.

C'est une plaisanterie ! Ce n'est pas une plaisanterie, Tadéo. Une rançon de trois millions ! Tu vois bien. Où tu as trouvé ça ? Dans la cuisine... Ta mère faisait un gâteau, tout est resté en place, la pâte... Ils ont collé le papier sur la boule de pâte... Le père ne put réprimer un sanglot. Tu crois vraiment qu'on l'a enlevée ? Oui, avec son tablier de cuisine. Tu n'as rien entendu ? Tu étais là ? Oui. C'est invraisemblable, tu aurais entendu quelque chose. J'étais dans l'atelier en train de dessiner, la pluie faisait un bruit infernal sur le toit. Et les gardiens ? Tu sais bien qu'ils ont congelé le dimanche. Qu'est-ce que tu vas faire ? Je t'attendais pour prévenir la police. Ces raclures ! Ça te servira à quoi ? Je suis bien obligé de rapporter l'enlèvement à la police, Tadéo, c'est grave. Ils n'ont rien volé. J'ai appelé Juan et Cuauhtemoc. Demain matin, Cuauhtemoc ira voir le procureur, il le connaît bien. Juan se chargera du gouverneur, pour éviter que l'affaire ne s'ébruite.

Les relations de ses parents, Tadéo les vomissait, même si Juan, son parrain, était un brave type. Il disparut dans le cabanon au fond du jardin pour éviter la police. C'est là qu'il dormait sur des nattes parmi les outils de jardinage et les pots empilés. Il avait abandonné sa chambre, il n'était plus le fils mais le jardinier de ses parents. Il ne prenait plus ses repas avec eux, il allait chercher sa nourriture à la cuisine dans une gamelle et la mangeait dans le jardin comme un ouvrier sur son lieu de travail. Il estimait qu'il la payait d'ailleurs largement, sa nourriture, par son labeur. S'il n'avait pas complètement rompu avec ses parents,

c'était, disait-il, pour s'occuper du jardin, pour travailler comme les prolétaires.

Il ne dormait pas, essayant d'évaluer la situation d'un point de vue révolutionnaire. La signature des ravisseurs le perturbait. Qui était cette Armée du Peuple ? Il n'était pas contre le versement d'une rançon, on pouvait la considérer comme une redistribution de richesses, un acte de justice sociale, mais isolé et apolitique. Trois millions, c'était une somme, ses parents seraient-ils ruinés ? Son père avait pris sa retraite l'année précédente, il n'avait peut-être plus les mêmes moyens. Il marchanderait, tout se marchandait dans ce pays. Il ignorait l'étendue de la fortune de ses parents, ça ne l'avait jamais intéressé, il ne voulait pas en hériter, il leur avait même dit un jour qu'elle devait revenir au Peuple, ce qui avait provoqué la fureur de sa mère.

Il sortit aux premières lueurs du jour. Son père avait fini par s'endormir dans son fauteuil, ses ronflements s'entendaient désagréablement du jardin. Tadéo fit le tour de la propriété, le travail ne manquait pas, la pluie diluvienne avait été accompagnée d'une tornade, queue du typhon Eugénie qui venait de ravager les côtes de Vera Cruz. Il fallait rattacher la plupart des orchidées maltraitées par le vent. Il jardina plusieurs heures avant de repartir pour la capitale. De toute façon, il ne pouvait rien faire pour son père.

Allo Tadéo ? Oui. J'ai reçu un nouveau message des ravisseurs. Il nota avec satisfaction que son père ne sanglotait pas. Qu'est-ce qu'ils disent ? Ils veulent l'argent pour la fin de la semaine. Oui. Ils ont augmenté la rançon parce que j'ai prévenu la police : quatre millions. Oui. Tu te rends compte, Tadéo ? Quatre millions ! Pour la fin de la

semaine ! Je ne dispose évidemment pas d'une somme pareille. Ni de trois millions. Juan est prêt à m'aider mais cela ne suffira pas, loin de là. J'ai pensé vendre *La Guacamaya*, mais on ne vend pas une propriété comme ça en une semaine. Juan m'a dit que ce serait la brader, il a raison. Allo Tadéo, tu es là ? Tu es toujours là ? Oui, oui. Tu ne dis rien. Que veux-tu que je te dise ?

La vente envisagée de *La Guacamaya* l'avait pris de court. Son premier réflexe aurait plutôt été de sacrifier sa mère. Ce n'était pas seulement la propriété qui était en jeu mais, à travers elle, son contact avec la nature et ses randonnées solitaires dans les montagnes. Il vivait en apnée dans la mégapole polluée avec l'impression que, sans *La Guacamaya*, sa poitrine exploserait. Il avait autant besoin de la cordillère sauvage, grandiose, que de l'intimité du jardin, de la familiarité des plantes, oui, c'était sa vraie famille, qu'il aidait à croître, à fleurir, à fructifier. Il perdrait tout ça, la moitié de sa vie. Comment l'amour de la nature et la révolution pouvaient-ils coexister ? Grâce à des cloisons étanches. Sa vie clandestine, c'était moins celle du militant révolutionnaire, que celle du jardinier. Jamais il ne parlait aux camarades de ses orchidées, de sa passion du jardinage, ni même de ses courses en montagne.

Très franchement, il n'en voulait pas aux ravisseurs. A la différence de ses camarades du parti, il ne condamnait pas les Robin-des-Bois : leurs motivations, prendre aux riches pour donner aux pauvres, étaient incontestablement bonnes. Insuffisantes bien sûr, il fallait substituer un projet révolutionnaire global aux actions isolées. La peine de son père le touchait plus que le sort de sa mère, mais il n'y avait

pas de place pour la tendresse dans la lutte des classes. Et Mao enseignait que la Révolution ne devait pas épargner les familles, qu'un fils devait dénoncer ses parents si nécessaire.

Tadéo ? Oui. Son père pleurait à nouveau au téléphone. Il ne peut pas se contrôler ? Devant son fils, c'est un manque de pudeur indécent. Il n'arrive même pas à parler, il renifle comme un mioche. Mouche-toi. Qu'est-ce qui se passe, papa ? Ils ont mis leurs menaces à... à exécution. Oui... Quelles menaces, papa ? Ils ont envoyé... Oui papa... Quoi ? Qu'est-ce qu'ils t'ont envoyé ? Une boîte... D'accord, une boîte. Un gamin... Oui... a apporté une boîte. Tu l'as déjà dit. Quelle sorte de boîte ? Une boîte avec... avec un doigt. Un doigt ! Quel doigt ? Je ne sais pas... excuse-moi... ce n'est pas le pouce... C'est horrible. Ils disent... ils disent qu'ils couperont un doigt tous les trois jours tant que la rançon ne sera pas versée.

Tadéo a mis du temps à comprendre. Il ne pensait plus à sa mère. Depuis qu'elle avait été enlevée, il réfléchissait seulement au problème pratique de la rançon.

L'histoire du doigt coupé était dérangeante. Est-ce qu'ils avaient bien cautérisé pour empêcher toute gangrène ? Peut-être parce que sa mère était excellente cuisinière - elle avait publié deux livres de recettes -, il ne pouvait pas s'empêcher de voir sa main sur une planche à découper, à côté d'un hachoir. Il réprouvait les méthodes de cette Armée du Peuple et le parti condamnait toute cruauté contre les ennemis du Peuple. Il fallait mettre un terme à ce sinistre chantage. Pour une fois, c'est lui qui appellerait son père.

Mais tu vas payer la rançon, papa ? Quatre millions en liquide... En liquide, Tadéo. Il entendait son père sangloter. En liquide... Tu peux emprunter, papa. Un doigt tous les

trois jours... Si je n'arrive pas à réunir la rançon, dans un mois ta mère n'aura plus de doigts, Tadéo... Il faut que tu empruntes, papa. J'ai un acheteur pour *La Guacamaya*, il m'en donne une bouchée de pain... si la police ne retrouve pas ta mère rapidement... elle est sur une piste.

Tadéo raccrocha, il ne voulait pas entendre parler de la police. L'enlèvement commençait à le préoccuper sérieusement, il fallait éviter la vente de *La Guacamaya*.

Aucun camarade ne connaissait cette Armée du Peuple, le nom était probablement un faux nez commode, des policiers avaient organisé l'enlèvement pour se remplir les poches tout en discréditant les mouvements révolutionnaires et en égarant l'enquête au cas où un jeune procureur prétendrait rechercher sérieusement les coupables au lieu de les fabriquer.

Au bout de trois jours, Tadéo téléphona. Son père n'avait pas reçu d'autre doigt et semblait reprendre espoir. Les ravisseurs ne mettaient pas leurs menaces à exécution, ils cherchaient seulement à lui faire peur. Il essayait de négocier, la difficulté, c'était d'entrer en contact avec les bandits, ils étaient très méfiants. Je reste à *La Guacamaya*. Non, je ne veux pas rentrer à Mexico, je veux rester ici pour être près de ta mère, je suis sûr qu'elle n'est pas loin. Cuauhtemoc est venu avec le procureur. Oui, le procureur s'est déplacé en personne. On a obtenu que l'enquête soit dirigée depuis Mexico, oui, au niveau fédéral. Les ravisseurs ont probablement des complices dans la justice et la police de l'état de Morelos. Le procureur m'a assuré que l'enquête avançait bien, il espère un dénouement proche.

Six jours après le premier paquet, arriva une petite boîte avec un message : « *Dépêche-toi, si tu aimes ta femme.* » Pour ne laisser aucun doute sur l'identité, les ravisseurs avaient coupé l'annulaire.

C'est Juan qui téléphona à Tadéo. La police voulait laisser filtrer les détails sordides de l'enlèvement à la presse jusque-là tenue à l'écart. Depuis qu'il avait vu l'anneau de son mariage autour du doigt coupé, placé dans de la ouate comme dans un écrin de bijoutier, le mari était effondré, incapable de la moindre initiative. Il faut que tu viennes Tadéo, pour convaincre ton père d'empêcher les journalistes d'entrer, il ne réagit plus. Le commandant qui mène l'enquête a certainement vendu l'exclusivité à un journal. On risque d'avoir demain une photo du doigt avec l'alliance en première page.

C'était à se demander si son père avait encore toutes ses facultés mentales, il ne répondait à rien, même pas au salut du fils qui ne l'embrassait plus depuis longtemps. Il ne pleurait pas, il était prostré dans son fauteuil. Juan et sa femme l'entouraient comme on entoure la famille d'un défunt, mais la situation était plus délicate qu'un décès.

Tadéo se demandait ce que son père avait fait des deux doigts coupés. Il n'avait aucune envie de les voir, l'idée lui soulevait le cœur, mais la question l'obsédait. On ne les a pas jetés à la poubelle avec les os de poulet tout de même ? Est-ce qu'il ne conviendrait pas de les mettre dans du formol comme pièces à conviction ? L'image de petits doigts verts, les cornichons que sa mère mettait en conserve dans des bocaux, s'interposa, perturbatrice.

Son père s'extirpa du fauteuil. Je vais vendre *La Guacamaya*. Il se dirigea vers le téléphone. Juan s'interposa.

Attends, attends Tito, attends au moins jusqu'à demain, le procureur a dit que l'enquête était sur le point d'aboutir. Ce requin d'Aguilar t'en propose un prix ridicule, il est au courant de la demande de rançon, il en profite.

LIBEREE ! DEUX DOIGTS EN MOINS !
LES RAVISSEURS ARRETES !
LA RANÇON RECUPEREE !
LE CERVEAU DE L'ENLEVEMENT :
LES GARDIENS DE LA MAISON DE
L'INDUSTRIEL !

Les gros titres de la presse populaire surmontaient les photos des deux doigts. Un quotidien se contentait d'un gros plan efficace de l'annulaire avec l'alliance dans la ouate.

A *La Guacamaya*, tout le monde se réjouissait bruyamment, le téléphone sonnait, les bouchons sautaient, les amis affluaient, le procureur était là, tout sourire. Tout le monde, sauf l'intéressée et Tadéo. Sa mère, aussi blanche que les bandages de ses mains, répondait par monosyllabes, paraissant une convalescente fragile, absente.

Son père était passé de l'abattement à l'euphorie. Vous vous rendez compte ? Pablo et sa femme ! Des gardiens en qui nous avons une confiance absolue. Totale confiance ! Des membres de la famille quasiment. Je n'arrive pas à comprendre. Un salaire, le double de ce qui se pratique. Et tous les travaux dans leur loge. Oui, un très beau logement pour des gardiens, presque une villa. Des ingrats. Des envieux. Des imposteurs qui se font passer pour l'Armée du

Peuple. Vous savez, ils avaient déjà pris leurs billets d'avion, la police les a retrouvés. Non, pour Belize. Drôle d'idée, Belize. C'est plus discret que Cancun. Ils n'étaient pas les mêmes depuis l'enlèvement, j'ai cru naïvement qu'ils étaient affectés, tristes. Leurs déclarations clochaient, la police les a tout de suite soupçonnés. J'avais raison, je sentais bien qu'Anna n'était pas loin, la bande la tenait séquestrée dans un *rancho* à trois kilomètres d'ici. Oui, efficace, la police. C'est quand même bizarre, Tito, que la police prétende n'avoir retrouvé que la moitié de la rançon, elle venait juste d'être versée. Anna est là, c'est la seule chose qui compte aujourd'hui, réjouissons-nous.

Tadéo se sentait très mal à l'aise. Ses hypothèses sur l'enlèvement, la police, l'Armée du Peuple, se trouvaient infirmées. Et comment ne pas se féliciter de la libération de sa mère ? Comme tous les employés, les gardiens avaient été exploités par ses parents, il le leur avait craché à la figure, mais il ne pouvait plus être solidaire, l'enlèvement était une crapulerie, le couple s'était empressé de réserver des chambres dans un hôtel de luxe, les revendications révolutionnaires n'avaient aucune consistance. Par ailleurs, il s'était toujours bien entendu avec Pablo, ils avaient si souvent jardiné côte à côte, partageant un même amour des plantes... Non, le mot de trahison ne convenait pas... Il revoyait Pablo sur l'échelle, récemment, tailler avec beaucoup d'énergie ces fichues bougainvillées qui proliféraient... Pablo avait-il lui-même sectionné les doigts de sa mère ?

Réjouissons-nous mes chers amis, je suis si heureux de vous voir tous rassemblés autour d'Anna. C'est d'ailleurs la dernière fois que nous nous réunissons ici, j'ai dû...

vendu... euh, j'ai vendu *La Guacamaya* pour la rançon. C'est un sacrifice, c'est vrai, nous y étions très attachés, mais un sacrifice si petit en comparaison de l'enjeu...

Tadéo qui se trouvait près de la fenêtre cintrée, en retrait du cercle qui entourait ses parents, n'écouta pas davantage. Sa brusque sortie fit se retourner plusieurs personnes.

Un cliquetis familier s'insinuait, insistant, parasitait le joyeux brouhaha. Juan alla jeter un coup d'œil dehors. Oui, c'étaient bien les cisailles, elles venaient de décapiter les derniers lys. Tadéo s'accroupissait pour s'attaquer au tapis fleuri des impatiens. Toutes les fleurs et les moindres boutons des gardénias, des roses, des hibiscus, des plumbagos, jonchaient déjà le sol, les arums et les anthuriums étaient couchés sur le gazon, le jasmin saccagé. Seuls les arbres paraissaient hors d'atteinte... Tadéo installa une échelle contre un tronc. Il ne pouvait quand même pas couper les innombrables fleurs du flamboyant au sommet de la canopée... Il échangea les cisailles contre un sabre d'abattage et monta trancher les liens qui maintenaient les orchidées aux branches maîtresses. Tous ses gestes étaient mesurés, précis, calmes en un mot. Une à une, pieusement, il hacha menu ses chères orchidées. Il rangea l'échelle dans le cabanon, revint avec une hache et se déchaîna han ! rageusement, han ! contre le tronc du flamboyant, han ! han !

Tadéo ! Tadéo ! Aux cris affolés de Juan, tous sortirent sur la terrasse, l'inquiétude réapparut sur les visages.

AVENUE REVOLUCION

Je vais regarder par la fenêtre, attendant l'ultimatum : un enfant ou la séparation. L'avenue Revolucion gronde en contrebas. Trafic habituel, monstrueux, huit voies de front. L'avenue Revolucion est amnésique.

— Tu préfères que je me fasse inséminer par un étalon anonyme ?

— Mais je pourrais être grand-père !

— Un peu de modestie, commence par être père.

— Je suis trop vieux, Nena. Ton enfant a droit à un père jeune.

— Tu ne joueras pas au foute avec lui, et alors ?

— Il serait orphelin jeune.

— Pas de chance, c'est toi que j'aime. D'ailleurs, je préfère avoir un petit métisse : une mesure de sang indien bien épicé, une autre de sang clair, quelques gouttes africaines, pour mettre toutes les chances de son côté.

— Arrête ! Je suis un étranger, ma situation n'est pas régularisée, je peux être obligé de quitter le Mexique.

— Tous les prétextes sont bons : l'âge, la carte de résident, quoi d'autre ? Tu ne m'aimes plus ?

— Mais si !

— En fait, tu as peur, Tomas. Peur d'avoir un enfant. Peur de la vie !

— Mais non, Nena !

— Fais confiance à la vie, Tomas.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est tout simple, fais confiance à la vie. Elle continuera sans toi. Dans ce pays, il y a des milliers de pères qui disparaissent, qui abandonnent leurs femmes sans un mot, des milliers d'enfants qui sont élevés par leur mère seule, avec la grand-mère, l'arrière-grand-mère.

— Tu trouves ça bien, Claudia ?

— Non. Mais tu crois que je resterais une veuve inconsolable ?

Les files de voitures rampent sur l'avenue Revolucion, l'appartement se trouve au vingtième étage de la tour. Antennes, réservoirs en plastique, cordes à linge, mocheté de rigueur. Si seulement le Popocatepetl se dressait majestueusement à l'horizon ! La pollution le confisque la plupart du temps, l'homme moderne en a peur, il a trouvé le moyen de le cacher, ce nain. On ne le voit plus que quelques jours par an. Si le volcan apparaît aujourd'hui, je fais cet enfant, promis... N'importe quoi !

— Je ne te demande pas le mariage, juste de me faire un petit. Tu n'auras pas à l'élever, même pas à le reconnaître, je ne suis pas exigeante, je ne te demanderai pas d'argent, je voudrais seulement que tu cesses d'enfiler ces abominables préservatifs.

Le Popocatepetl me manquait tellement que le lendemain matin à l'aube, j'ai pris l'autocar pour Morelos, le pays d'Emiliano Zapata. Don Emiliano est né – et mort hélas ! par trahison – à proximité du volcan, il a pu le contempler tous les jours de sa jeunesse. Je suis persuadé que le révolutionnaire a puisé son énergie et sa fierté dans la présence imposante et ombrageuse. Le Popocatepetl est

aussi un rebelle, un monstre de liberté. Les éruptions sont la plus belle expression de la vitalité de la planète. Le volcan c'est la vie.

Arrivé à Cuautla, de gros cumulus dissimulaient complètement le volcan. On dit que la pollution est capable de fabriquer des nuages qui ressemblent à de vrais nuages. Très déçu par ce rendez-vous manqué, de mauvaise humeur, je n'avais aucune envie de repartir à Mexico par l'autocar suivant.

Il faisait chaud, à Cuautla, incroyablement chaud, je me liquéfiais sur un banc. En face, un iguane immobile et minéral rehaussait le mur de façon si confondante que je me demandai s'il était de la famille des caméléons. Moins sage que le saurien, je me mis mollement en mouvement. J'achetai un billet pour Tlayacapan d'où j'espérais apercevoir le Popocatepetl. Ruisselant, je me laissai tomber sur le siège défoncé d'un autocar comme on en voit dans les films américains des années 50.

Le vieil autocar jaune s'arrêta partout, fit des tours et des détours invraisemblables comme s'il ne voulait pas sortir de la cuvette étouffante où la canne à sucre poussait dru. Il s'arrêta une éternité à Emiliano Zapata. On a donné le nom du révolutionnaire au bourg le plus insipide, le plus morne.

Poêle à frire aurait mieux convenu, les tôles du toit grésillaient, craquaient. Je finis par abandonner le véhicule comme les autres passagers pour éviter un malaise. On ne devrait pas donner le nom d'hommes illustres à des patelins insignifiants, ce n'est pas leur rendre hommage.

J'avais peur que le chauffeur ne parte sans moi, un jeune couple m'assura que j'avais le temps. Je n'eus pas de mal à trouver le décevant monument. Emiliano Zapata s'était